Vol. III — Morinville, Alberta, 27 Juillet 1911 — No 21

LE PROGRES

Directeur-Gerant : Omer St-Germain

" Notre religion, notre langue, nos droits "

Le maire d'Ottawa et Laurier

Ottawa, 24.— S'il faut en croire les membres de l'Association de Réforme et le club Belcourt,— deux organisations politiques ministérielle d'Ottawa,— Sir Wilfrid Laurier est très mortifie de ce que le maire Hopewell a refusé de lui présenter une adresse de bienvenue

M. McGrath, président de l'Association de Réforme, se plaint amèrement de l'attitude du maire à l'occasion de l'arrivée de Sir Wilfrid à Ottawa. Il ajoute que la démonstration n'avait rien de politique et que la population aurait dû déployer plus d'enthousiasme. Il lui a fait peine de constater que dans une ville comme Ottawa, malgré l'organisation qui avait été préparée de longue main dans tous les quartiers de la ville, on avait pu réunir un cortège qui ne comptait que 26 voitures.

De son côté, le maire ne peut nier que la demonstration a été absolument ratée, mais on ne peut lui en imputer la cause. Le maire savait que c'était là une démonstratton politique, et c'est pourquoi il a préféré que le conseil de ville s'abstienne, —officiellement,— de figurer dans la réception.

A sa prochaine assemblée, le club Belcourt se propose de présenter une résolution de censure contre le maire Hopewell en rapport avec son refus de faire une harangue civique à M. Laurier à son retour dans la Capitale.

Une audacieuse tentative

New-York, 24.—Le "Romania" canot automobile de 50 pieds de long, vient de partir de Jamaica Bay, sous le commandement du capitaine John Weller, de Caristadt, New-Jersey, entreprenant la traversée de l'Atlantique.

Le capitaine Weller a pour compagnons, dans son audacieux voyage, un pilote un mécanicien et trois hommes d'équipage. Il a l'intention de faire escale à Newport, Providence, Boston, Yarmouth Halifax et Saint-Jean. (Terreneuve). De là, il mettra le cap sur l'Irlande et il espère effectuer en 1[illegible] jours cette dernière partie du voyage.

Le "Romania" a 12 pieds de large, 5 pieds de tirant d'eau, e il est pourvu d'un moteur de 3[illegible] HP. Il emporta 1,500 gallons d'essence et des livres pour deux mois.

On y craint une epidemie

New-York, 24.— Un gardien de l'île Swinburne, une des stations de quarantaine. M. Patrick Cushing qui habitait à Clifton, est mort du choléra à l'hôpital de l'île Hoffman. Cushing avait été transporté malade vendredi chez lui. Il ne paraissait pas souffrir beaucoup et on le transporta à l'hôpital St-Vincent, à Livingston. Là on lui trouva les symptômes du choléra, il fut transporté alors dans une ambulance du service de santé à la jetée de quarantaine de Clifton et de là à l'île Hoffman. Cushing était marié et avait plusieurs enfants ; ils ont été mis en quarantaine dans sa maison. La chambre de l'hôpital St-Vincent où il avait été transporté a été fermée et désinfectée.

En faisant connaître cette nouvelle au public, le Dr Alvah Doty, officier de santé du port, a dit qu'il ne craignait pas qu'une épidémie se déclare, qu'il n'y avait aucun danger.

La reciprocite et la Nouvelle-Ecosse

Antigonish, 24— Une assemblée sans précédent dans les annales politiques d'Antigonish a été tenue, ici, par des libéraux, dans la salle MacDonald. Tous les districts du comté étaient représentés. MM. Wm. Chisholm, E. MacDonald et l'hon. C. P. Chisholm ont parlé, et chaque fois que dans leurs discours, il a été question de la réciprocité, des applaudissements frénétiques se sont fait entendre

Des résolutions approuvant la réciprocité ont été adoptées au milieu d'un enthousiasme délirant.

Une autre belle assemblée a également été tenué à Maligant Cove, et là encore, la réciprocité a été approuvée sans réserve.

Il n'est pas exagéré de dire que la Nouvelle-Ecosse est unanime sur cette question. Tout le peuple de notre province désire la réciprocité.

Le cholera a Naples

Naples, via Paris, 24. — Le commerce le long de la côte est paralysé et le commerce étranger est en souffrance par suite des mesures prises contre le choléra. Ces mesures causent de l'excitation parmi la populace, fort aigrie contre la campagne sanitaire. Les autorités ont commencé aujourd'hui à prendre des mesures pour réprimer les désordres, mais elle ne rencontrent aucun appui dans le public. Un grand nombre de personnes se plaignent d'exactions et des assemblées sont convoquées par des organisations ouvrières dans le but d'organiser la grève générale dans la ville.

Les autorités ne donnent aucun renseignement au sujet des cas de choléra et du nombre des victimes faites par le fléau.

Exploits de voleurs

New York, 24.—M. David Feldman vient d'être victime d'un vol original. Propriétaire de l'Atlantic Furniture Store à Brooklyn, il raconta ce qui suit au magistrat :

"Obligé de rendre de la monnaie à une cliente, j'allai vers mon coffre-fort, pris le nécessaire et, refermant le compartiment de l'argent, je mis les clefs dans un tiroir de mon bureau. A ce moment, on m'appela au téléphone, à l'entrée du magasin, et j'entendis les questions les plus folles d'un individu que je ne connaissais pas.

" Il me demanda si j'étais un autre que moi-même et, si oui, pourquoi ne l'étais-je pas moi-même. Nous causons un moment, moi exaspéré d'une conversation aussi stupide, lorsque soudain j'entends dans le récepteur : "All right ! " et un éclat de rire. Puis la voix de mon interlocuteur reprend : "Combien avez-vous fait ?" "Soixante-quinze dollars seulement." répond une deuxième voix que je n'avais pas encore entendue.

" Un soupçon me prit alors, je courus à mon coffre-fort : l'argent était parti."

L'enquête qui est ouverte laisse peu d'espoir de retrouver les deux joyeux voleurs.

On dit que dix cas de choléra sont déclarés dans l'île Hoffman depuis dix jours et un grand nombre de personnes craignent une épidémie en ville.

On l'accuse d'avoir trahi son parti

Omaha, Nebraska, 24 — A la convention démocratique du comté Douglas, ici, samedi soir, William Jennings Bryan a été violemment pris à partie. C'était la première convention tenue depuis l'an dernier par les démocrates de notre ville. Le membres de cette convention ont choisi comme porte-étendard du parti démocratique le gouverneur Harmon de l'Ohio. Sur 7 paragraphes que contient la résolution adoptée quatre sont contre Brayan, des 600 délégués deux seulement combattirent la résolution et trois votèrent contre.

M. James C. Dahlman a demandé dans un discours virulent qu'on censurât la conduite de Bryan. C'était depuis plus de vingt ans un des plus chauds partisans. Bryan a été qualifié de traitre.

Nulle annonce de resignation

Marieville, P.Q., 22.— L'hon. P. Brodeur a adressé la parole à 3000 électeurs du Comté de Rouville cette après-midi, il était accompagné de M. Lemieux, maitre-général des Postes.

Contrairement à l'attente de tous, M. Brodeur n'a nullement annoncé qu'il avait l'intention de se retirer. M. Lemieux ne parla nullement de la question bien qu'il ait été entendu que M. Lemieux prendrait la place de M. Brodeur, dès le départ de ce dernier.

Une adresse de félicitations fut lue à M. Brodeur pour la part honorable qu'il avait prise à la Conférence Impériale.

En réponse, M. Brodeur s'étendit longuement sur la marine de guerre et parla contre les nationalistes.

Victimes de l'aviation

Alger, 21.— Edouard Paillole, un aviateur français, qui faisait des envolées à la revue des troupes françaises, est tombé avec son aéroplane et s'est tué.

Chicago, 22— D. A. Kreamer est tombé d'une hauteur de 75 pieds avec son biplan, et a été écrasé à mort sous le moteur.

Amsterdam, 17— L'aviatur belge, A. Leenwerden, lorsqu'il est tombé avec sa machine au milieu des spectateurs, quatre personnes ont été gravement blessées.

200,000 livres de dynamite

Ottawa, 25.— Les citoyens d'Ottawa tremblent encore du grand danger qu'ils ont couru il y a deux jours, et cela sans le savoir. C'est que, la barge "Westport" a stationné dans le canal Rideau, près de la gare centrale, en plein centre de la capitale, ayant à bord plus de deux cent mille livres de dynamite!

Cette quantité d'explosifs était assez considérable pour détruire, en cas d'explosion, tout ce qui aurait pu se trouver dans son entourage.

Des centaines de mort auraient été enregistrées et de nombreux édifices auraient été renversés.

La consignation de dynamite, venait de Vaudreuil, et se rendait à Kingston. Toute cette matière explosive doit être employée à la construction de la nouvelle voie ferrée du Canadian Northern entre Ottawa et Toronto.

Les consequences d'une epidemie

Londres, 24.—Une élévation des prix de la viande peut résulter de l'épidémie de fièvre aphteuse qui décime le bétail à Nonslow.

Le marché du bétail sur pied, à Islington, a été ferme et M. Berridge, président du comité du marché du bétail, a déclaré que ce marché sera fermé pendant deux ou trois semaines, en raison de l'épidémie. Il a ajouté qu'il n'y avait pas lieu de craindre une panique, car les bouchers peuvent s'approvisionner de viande gelée à Deptford.

Autour de la métropole on a établi un cordon, que le bétail vivant ne pourra traverser.

Sir Edward Strachey, secrétaire parlementaire du Bureau de l'Agriculture, a déclaré à la Chambre des Communes que l'épidémie s'est déclarée de nouveau à 300 verges de l'endroit original à Honnslow.

DRAME HORRIBLE

Paris, 24.— Un jeune homme a été trouvé mort à Lunéville dans des circonstances particulièrement tragiques.

Il avait fait, naguère, la connaissance d'une chanteuse russe. Récemment, pour fuir cette dernière le jeune homme était allé se fixer à Lunéville, ou l'artiste [illegible] vint le relancer. Profitant de son sommeil, la femme lui appliqua sous les narines un flacon de chloroforme, puis à l'aide d'un entonnoir, lui versa le contenu d'un bol de vitriol dans la bouche.

La misérable qui, l'enquête l'a établi, avait prémédité son crime, s'est ensuite fait justice, en se tirant dans la tête deux coups de revolver.

La Juiverie a Montreal

Montréal, 24.— Malgré la défense faite par le maire suppléant M. Gauvin, les Juifs ont tenu une réunion en plein air, près de la synagogue de la rue Milton, hier soir.

Les orateurs ont attaqué les chrétiens pendant près d'une heure.

La pluie est venue mettre un terme à leur éloquence.

M. Gauvin avait donné instruction au chef de police de ne pas tolérer de réunion publique à moins que les organisateurs en aient obtenu un permis. Dans ce cas des Juifs, aucune permission n'avait été donnée, mais la police n'intervint nullement.

La conflagration d'Ontario

Ottawa, 24.—M. George Gordon, député de Nipissing, de passage à Ottawa dit que la catastrophe du Nouvel Ontario, sera un gros coup porté à l'industrie de la pulpe et du papier en Canada. Le bois détruit est en partie de l'épinette et du pin et le district incendié aurait été sous peu le champ d'une vaste exploitation pour la pulpe.

M. le sénateur Edwards, autre marchand de bois admet que le territoire détruit était riche en bois de pulpe mais il ne croit pas que l'industrie en souffre. Il y a dit-il beaucoup d'autres endroits du district où des pulperies peuvent être établies, de fait cette industrie possède en Canada des ressources illimitées.

La chaleur et les maringouins

Vancouver 27.— Dans l'intérieur des terres de la Colombie-Britannique, la chaleur est la plus forte qui se soit jamais vue.

Les basses terres sont affligées par les maringouins si nombreux qu'ils empêchent la récolte du foin.

A quarante milles au nord de Vancouver un moulin à scie a été forcé de fermer ses portes pendant deux jours et les ingénieurs du C. N. R. dans cette région, bien que protégés par des gants et des voiles, ont été réduits à abandonner leur travail à cause des maringouins.

Dimanche dernier à Kamloops le thermonêtre est monté à 106 à l'ombre.

Le Duc de Connaught

Ottawa, Ont., 23. — Il est probable que la première chose que sera invité à faire le Duc de Connaught à son arrivée en notre ville sera de présider à l'ouverture de la Dominion Art Gallery et du Musée Victoria, bien qu'il soit peu probable que tous les exhibits de la section géologique soient mis en place à cette époque dans l'édifice qui a coûté un million de dollars. Nombre de gens se déclarent contre le projet de dépenser $5,000 pour recevoir le Duc de Connaught à Ottawa.

Les electriciens de la Capitale

Edmonton.—Le mécontentement est grand chez les électriciens d'Edmonton. C'est ce qui résulte de l'enquête faite par le comité présidé par son Honneur le juge Taylor. Il se pourrait bien qu'ils se mettent en grève.

Tout le mal consiste dans la classification des hommes. Leur dernière réclamation est que parmi eux, il y en a plusieurs qui sont qualifiés pour être des hommes de première classe, tandis qu'ils sont presque tous, sans exception, classés dans la troisième catégorie. Le maire a montré beaucoup de considération pour leurs demandes.

Oh! malheur !

On dirait que le train du C. N. R. souffre des chaleurs et que ces dernières retardent sa marche. Lundi il entrait en gare à 3 heures et hier, à minuit il n'était pas encore arrivé. On ne peut pas mieux se moquer des gens.

Il y a un moyen infaillible pour avoir un meilleur service et les citoyens de Morinville seront dans l'obligation de l'employer, si pareille farce se continue.

Les causes de l'Ouest devant le Conseil Prive

La permission d'appeler a été accordée il y a quelques jours par le comité judiciaire du Conseil Privée dans la cause du Roi vs The Alberta Ry & Irrigation Company.

Jugement a été réservé dans la cause du C. N. R. vs Robinson et dans une autre action en dommage.

LA SITUATION POLITIQUE A OTTAWA

Décidément l'horizon politique est loin de s'éclaircir. Les conservateurs ont l'idée bien arrêtée d'empêcher à tout prix la réciprocité de passer. De leur côté les libéraux ne veulent pas démordre et semblent décidés à en finir au plus tôt.

Les partisans de M. Borden paraissent faire de l'obstruction leur principale tactique. En effet depuis l'ouverture des Chambres, 7 des leurs ont parlé des heures entières sur la réciprocité, ne faisant que répéter en de longs discours les argnments déjà présentés. Ils ont fait surgir plusieurs questions anciennes et nouvelles. L'immigration chinoise, le rapport de la conférence impériale, les mineurs de l'Alberta ont donné lieu à des discours interminables de la part des "bleus tories"

D'autre part, les ministériels suivent une toute autre tactique.

Leurs discours sont très brefs et ne repondent plus du tout a ceux de leurs adversaires prononcés contre la réciprocité.

Mardi dernier les deux partis ont tenu chacun de son côté, des assemblées secrètes. Après ces caucus, Sir Wilfrid a déclaré que si l'opposition empêche la réciprocité de passer, il y aura appel au peuple. Le chef de l'Opposition lui a repliqué en disant que tandis que le parti libéral voulait avoir le vote au Parlement, le parti conservateur désirait avoir celui du pays.

Il est donc pratiquement certain, vu l'état actuel des choses que nous aurons des élections à l'automne.

ECHOS DU "WIGWAM"

Vol. I — No.2

Morinville, 26 juillet, 1911

Les habitants du wigwam voyagent. Ainsi vendredi dernier, MM. Aylword, Regan, Nantel, Gilmore et Claman sont partis en excursion pour le Lac du Diable. Tous moins un, sont revenus lundi..

Soup ! $7.50.

Donne-z-y ! C'est correct! Ah! Oui ! Kelly's pig ! Lait, lait, lait ! J'ai fini, tu as fini, il a fini, nous avons fini, vous avez fini, ils ont fini ! Vraiment.

M. Clamam parle un français très pur...aux cartes surtout !

Docteur Regan veuillez donc nous dire ce que vous avez trouvé dans votre valise ? Voulez-vous ?

M. Aylword ayez donc l'obligeance de dire aux dames ce que vous voulez dire par "soup".

M. Gilmore doit passer bientôt 15 jours au Lac du Diable. A son retour il aura les photogrophies de toutes les herbes et de toutes les fleurs du Lac.

Notre pharmacien M. Hamilton a été au Lac du Diable et là on lui a demandé des remèdes contre les piqures de Cupidon.

Dites donc M Nantel, ce qui est arrivé à vos habits ? Pourquoi portiez-vous un pantalon blanc a un jour de pluie au Lac de Diable.

Gerard est très occupé de savoir ou il va passer sa vacance.

Le premier jour il disait a Mr. Nantel : "Je vais passer quinze jours à Winnipeg.

Le lendemain : " C'est certainement la meilleure place pour les vacances est Calgary !

Le troisième à 8 heures il demandait à M. Gilmore: "Ne crois-tu pas que Banff est l'endroit idéal pour se reposer?"

A 9 heures ; N'était pas encore décidé.

A 10 heures Gerard va faire un tour de chaloupe. . . . .

A 11. heures. Enfin ! Melle(—) Je suis décidé : je vais rester une semaine au Lac.

Dieu soit béni ! Notre banquier n'était pas perdu ! Il a simplement fait une excursion sur les propriétés du C.N.R.

Oh ! you soup and opening !

LE PROGRES

Journal Hebdomadaire

Imprimé et publié à Morinville, Alberta, par "La Compagnie de Publication du PROGRES Limitée," tous les jeudis

TARIF DES ABONNEMENTS :

CANADA, - - - - $1.00 par année
ETATS-UNIS et EUROPE, $1.50 " "

Toutes communications doivent être adressées

LE PROGRES,
Morinville, Alberta.

MORINVILLE, JEUDI, 27 JUILLET 1911

LA QUESTION DES ECOLES

Nos lecteurs ont pu lire, dans notre dernier numéro une correspondance au sujet de l'éternelle question des écoles de l'Ouest.

Nous n'avons pu accompagner des commentaires que nous aurions voulu cette lettre arrivée à la dernière heure. Mais elle ne peut passer ainsi inaperçue.

Un lecteur a mis le doigt sur la plaie vive qui nous blesse si profondément. Il est bon de répéter le geste avec plus de vigueur peut-être, non pas pour en faire sortir une cause de conflit entre Anglais et Français, ou catholiques ou protestants, mais bien pour en faire jaillir la justice et la reconnaissance des droits Canadiens-français de l'Alberta.

La question des écoles est déjà ancienne. Elle a provoqué des débats mémorables et des discussions passionnées. Elle a même causé la chute d'un parti.

C'est dire combien elle a d'importance, et combien le sujet est délicat à traiter.

Mais il est un fait acquis, que nul ne songe à contester. Les Parlements, comme le faisait remarquer "Un Lecteur" nous ont garanti nos droits scolaires, pas tous peut-être, mais suffisamment pour nous rendre justice dans une certaine mesure; la lutte nous obtiendra le reste.

Alors c'est dans son application qu'il faut combattre la loi. Celle-ci peut être bonne; elle est certainement équivoque. Et l'on profite de ces ambiguités légales pour nous refuser ce qui en toute justice, nous avons droit de demander.

Eh! bien c'est cet équivoque qu'il faut faire disparaître. **Mettons les points sur les i.** Nous pouvons avoir nos écoles séparées; forçons nos gouvernants à nous les donner. Soyons sans merci. Brisons tout obstacle; abaissons toute barrière. Nous n'avons rien à craindre, puisque nous resterons dans la légalité. Certes, certains Anglais montreront les dents. D'un coup de botte faisons rentrer leurs crocs. Peu importe les coups de la bataille; la cause en vaut la peine. Usons sans peur des armes que la loi et la justice nous donnent. C'est par ces moyens que nous finirons par obtenir ce qui nous est dû.

Toutefois ces armes dont il est permis d'user, il faut s'en servir avec discrétion. De plus, il faut apporter l'union. C'est dans l'union intime de toutes les forces de la race que sera notre salut. Nous sommes en minorité; et si, non contents de combattre nos adversaires, nous nous combattons nous-mêmes, nous périrons infailliblement. Soyons unis. L'envie et la jalousie n'ont jamais causé que des ruines. Les envieux, qu'ils soient bedeaux ou ministres, peuvent triompher parfois, mais leurs victoires sont des désastres et leur triomphe s'édifie dans les larmes et sur les débris de ce qui faisait la force et la gloire de la race.

Comme dernier mot, nous remercions bien sincèrement, notre ami inconnu, qui à la fin de sa lettre, nous accordait un si magnifique témoignage de sympathie.

Certes, notre feuille est humble; mais elle est indépendante, notre journal est d'allure modeste, mais les courageux qui le font et le composent ont un idéal qu'ils veulent faire triompher.

LE PROGRES a comme devise : "Notre Religion, notre Langue et nos Droits." Toujours fidèles à ces trois mots qui résument notre idéal national, il ira toujours dans toute la province et plus loin encore crier nos griefs et réclamer justice. Et nous espérons que dans la victoire finale, nos coups de clairon n'auront pas été pour rien.

Encore une fois merci de ce témoignage. Lecteurs ce sont vos sympathies qui font notre force.

MARECHAL NANTEL.

Une bagarre a Montreal

Montréal, 24.— Une réunion religieuse tenue par la colonie arabe de cette ville aux coins des rues Lagauchetière et St-Dominique, a dégénéré en bagarre vers 10 heures, hier soir. Hommes et femmes, au nombre d'une centaine se sont battus comme des forcenés.

L'arrivée des agents de police fit déguerpir la plupart des combattants. Dix hommes et deux femmes, que la vue de la police ne semblait pas intimider, voulurent continuer le combat. Ils furent écroués au prochain poste. Aucun des combattants n'a reçu des blessures sérieuses.

Un pont bati en une nuit

Ottuwa Ontario, 24. — On a parlé beaucoup en notre ville de construire un pont reliant par-dessus la rivière Rideau le Parc Strathcona à une nouvelle banlieue en face. Hier matin les habitants de notre ville ont été bien surpris en se lavant car un pont avait été construit dans la nuit sur les ordres d'un agent d'immeubles qui a des lots à vendre sur la rive occidentale de la riviète. Il n'a pas demandé d'autorisation et n'a rien dit. On se demande ce qu'il va en résulter et il est probable que le pont va devenir fameux.

Rien ne vaut mieux que le baiser d'un enfant : c'est pourquoi il faut être indulgent pour les femmes qui ne l'ont pas connu.

o

Les millions parlent mal quand ils se mêlent de la conversation.

Le roi Manuel viendrait a New-York

Londres, 24 — Il est probable que les Newyorkais auront bientôt l'occasion de voir le roi détrôné du Portugal, Manuel. On dit qu'il y suivra la petite actrice parisienne, Gaby Deslys, qui a signé un contrat pour jouer à New-York le 13 septembre.

Au cours d'un entrevue avec un journaliste, Mlle Deslys a opposé un démenti à cette rumeur mais a reconnu que l'ex-roi Manuel se mettait toujours en frais d'amabilité pour elle. Interrogé à propos des perles que le roi détrôné lui avait données, elle a déclaré :

J'ai pour environ un million de francs de perles mais mon collier favori est celui que m'a donné Manuel : il a coûté $25,000 ! Comme on lui demandait si elle songeait au mariage, Mlle Deslys a répondu : "Je ne suis pas encore prête."

Le centenaire de la paix

Niagara Falls, Ont, 24— M. G. Nye a reçu une lettre de M. John Stewart, président du comité exécutif de New-York qui s'occupe d'organiser les fêtes de la célébration de la paix de cent ans, en 1915, sur la frontière du Niagara; M. John Stewart lui demande de désigner des citoyens distingués des deux cités sœurs ainsi que de Hamilton, de Ste Catharines et de Toronto pour qu'ils aient une entrevue avec le comité de notre ville d'ici à quinze jours pour discuter l'érection d'un pont commémoratif international sur le Niagara.

Conference internationale

Liverpool, 18. — L'hon Andrew Fisher, premier ministre d'Australie, a déclaré dans une interview qu'il était en faveur du projet de faire de la conférence impériale une conférence internationale.

Les nations ne prendraient pas part aux séances où il serait question de la défence de l'empire mais ce serait un grand pas de fait vers la paix universelle que la participation de toutes les nations à la conférence.

La condition des recoltes

Ottawa 24 — Un bulletin des récoltes et des bestiaux au Canada a été publié aujourd'hui. Les conditions des récoltes sur les champs du Canada pour le mois finissant le 30 juin, telles que compilées au bureau du recensement et des statistiques, sont assez satisfaisantes, bien qu'elles ne soient pas uniformes pour toutes les provinces, étant donné la différence des pluies. On remarque des inégalités même dans les différentes parties d'une même province.

Pour tout le Canada, la condition du blé d'hiver n'est que de 75.26 p.c. contre 100 p.c. pour une récolte complète, C'est dix p.c. de moins que l'année dernière, deux p.c. de moins qu'en 1909 et près de 14 p.c. de moins qu'il y a trois ans. Dans Ontario elle n'est que de 73 p.c. contre 94.29 l'année dernière, 78.6 en 1909, et 88 en 1908.

Dans l'Alberta, la seule province ou le blé d'hiver est cultivé sur un grand pied, la condition est de 83.22 p.c. contre 63.62 en 1910, 65.65 en 1909, et 95 en 1908. Le blé de printemps dans toutes les provinces cette année donne la haute moyenne de 94.78 à la fin de juin, en 1910 cette moyenne était de 12.65 plus petite, 8 p.c. en 1909 et 15 p.c. en 1908.

Ontario et la Colombie Anglaise sont les seules provinces où la moyenne soit au dessous de 90 p.c; elle est de près de 100 dans le Manitoba et la Saskatchewan.

La moyenne de l'orge est de 93 p.c. soit six pour cent de plus que durant les trois dernières années. L'avoine donne une moyenne de 94.46.

o

LE TELEPHONE

Sous ce titre, on a représenté jadis un drame terrifiant.

Ce drame vient de se renouveler, avec quelques variantes curieuses, à "East Orange" (New Jersey). Pendant la nuit de mardi à mercredi derniers, l'employée du bureau central préposée au service nocturne était appelée au téléphone par la sonnerie d'un certain Michel Bellotti, cordonnier, demeurant au No 39 de Gleenwoard avenue. Elle s'approche de l'appareil, mais elle a beau répéter : "Halo! Halo!" aucune voix humaine. En revanche, elle entend une sorte de cri violent et inarticulé, des bruits de pas et même, semble-t-il, la plainte lointaine de quelqu'un qui souffre. Elle fait venir le chef du bureau qui écoute à son tour et qui conclut comme elle qu'il se passe quelque chose de grave à l'autre bout du fil: sûrement il y a tentative de meurtre ou de suicide et quelqu'un demande du secours. Les deux téléphonistes préviennent la police. L'inspecteur Philippe Zink se rend à la boutique du cordonnier brise un carreau, entre par la fenêtre et se trouve en face d'un chien noir qui paraît affolé. Au second coup d'œil il s'aperçoit que ce chien noir est blanc, mais couvert de cirage ; sans s'attarder à ce détail, il enfonce une porte et pénètre, précédé du chien, dans la pièce voisine où Michel Belloti gît sur le sol, râlant et presque mort. On l'interroge: il répond tant bien que mal, plutôt par signes que par paroles, qu'il a voulu se suicider; on lui donne les soins nécessaires et l'on reconstitue l'incident. Bellotti, pour mourir tranquille, avait enfermé son chien dans la pièce où, d'habitude, il cire les chaussures et où se trouve aussi le téléphone. En entendant les gémissements du maître, l'excellente bête essaye de se porter à son secours ; mais la porte est close; alors un éclair de dévouement sublime illumina soudain son humble intelligence: elle se rue en renversant tous les pots de cirage, vers le coin où elle a si souvent entendu son maître parler à de mystérieux absents, d'un coup de tête elle décroche le récepteur et elle aboie désespérément. Si le cordonnier en réchappe, il devra la vie à son chien et si, comme il est possible, il lui en montre peu de reconnaissance, l'animal aura bien de la peine à comprendre les cerveaux humains.

SI NON E VERO. . .

o

Le tiroir du philosophe

—En amour, plus on parle bas plus on s'entend.

—Plus les années sont vides plus elles pèsent.

—L'esprit est un rayon de soleil les sarcasmes un glaçon.

—La femme se tait volontiers quand elle entend parler d'argent.

—Il ne faut jamais juger un homme à l'habit. Il l'a peut-être volé.

—La charité, même pour certaines femmes du monde est un sport.

—Ne fais rien dans la colère. Mettrais-tu à la voile dans la tempête ?

—Quand la passion entre par la porte, la vertu se sauve par la fenêtre.

—Le missionnaire, c'est la personne qui a ses idées opposées aux nôtres.

—L'égoïste est l'homme qui pense de lui ce que les autres pensent d'eux-mêmes.

—Fuyez la flatterie : il est difficile de digérer un rôti beurré des deux côtés.

—L'art ne compte pas avec la médiocrité; il donne des ailes et non des béquilles.

—Allez à une lieue pour voir un malade, à deux lieues pour raccommoder deux personnes.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes: l'insensé, la demande aux autres.

Ne faites pas d'esprit ; le meilleur whisky peut flatter le palais un instant, mais il brûle à l'intérieur.

La mauvaise politique diffère de la mauvaise cuisine en ce qu'elle coûte autant et plus d'argent que la bonne.



Resume des Reglements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

Toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou tout homme âgé de plus de dix-huit ans peut prendre comme homestead un quart de section des terres du gouvernement dans le Manitoba, la Saskatchewan ou l'Alberta.

Le demandeur doit comparaître personnellement à l'agence ou à la sous-agence des terres du district. Une entrée de homestead peut être faite par procuration, sous certaines conditions par le père, la mère, le fils, la fille, le frère ou la sœur du du demandeur.

DEVOIRS.— Au moins un séjour de six mois chaque année sur le terrain et la mise en culture de celui-ci durant un terme de trois ans

Un possesseur de homestead peut vivre dans un rayon de 9 milles de son homestead, sur une ferme de pas moins de 80 acres possédée et occupée par lui, ou possédée par son père, sa mère, son fils, sa fille, son frère ou sa sœur.

En certains districts un homesteader peut prendre en préemtion un homestead dans le voisinage du sien. Le prix d'achat en est de $3. l'acre et les devoirs sont les suivants : résidence sur l'un ou l'autre homestead de six mois chaque année pendant six ans, à dater de l'entrée du homestead, et culture sur le homestead de préemption de 50 acres.

Un homesteader qui a utilisé son droit de homestead de préemption dans son district, peut en acheter un dans certains districts aux conditions suivantes :

Prix $3.00 l'acre. Devoirs : Résidence de six mois chaque année pendant 3 ans; culture de 50 acres et construction d'une maison d'une valeur de $300.

W. W. CORY.
Député ministre de l'Intérieur.

N-B.— La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée.

UN GRAND VOYAGE

Sept heures sonnèrent sur les toits du quartier Latin.

A cet instant précis, M. Antoine Parigot ouvrit sa funêtre et, son pot à eau en main, se mit à arroser ses géraniums. A cette opération poétique, il mettait un soin miticuleux. Il est vrai qu'Antoine Parigot, depuis l'âge de dix-huit ans—et il en avait maintenant quarante—était comptable chez M. Martin, droguiste, rue de l'Ecole-de-Médecine.

L'application dévotieuse avec laquelle, chez son patron, il alignait les additions, il la continuait, chez lui, jusque dans les actes les plus simples de sa vie privée.

—Bonjour, monsieur Antoine, dit une voix.

A la fenêtre voisine, une jeune fille arrosait pareillement des géraniums. M. Parigot, très timide malgré son âge, balbutia :

—Bonjour, mademoiselle Jeanne ! Il a fait beau temps aujourd'hui !

—Cela doit vous faire plaisir ! Maintenant que vous n'êtes plus obligé d'aller à votre bureau.

—Mais j'y suis allé aujourd'hui, mademoiselle.

—Est-ce possible ?

—Il fallait bien finir le mois... Mais je n'y retournerai pas demain... C'est fini !

—En avez-vous de la chance !

Ah ! oui, il en avait de la chance, ce M. Parigot ! Ne venait-il pas d'hériter d'un de ses oncles, un inconnu ! et d'une fortune magnifique, ma foi ! Seul, orphelin, il allait être riche ! riche et libre ! Devant ses yeux, les gouttes d'eau roulaient sur les pétales des géraniums comme des piècettes d'argent. Ah ! oui, il en avait de la chance !

Et M. Parigot, ayant dit bonsoir à sa jolie voisine, rentra dans sa chambre, s'assit devant sa table et songea.

Comment allait-il vivre ? Qu'allait-il faire de tout cet argent ! Il ne suffisait pas d'avoir donné à M. Martin sa démission de comptable. Puisque désormais, il était indépendant, il lui fallait trouver des distractions agréables, réaliser quelques-uns de ses rêves !

Le plus tentant était de voyager.

Voyager, c'est-à-dire s'évader de l'habitude, enlever d'assaut des trains, des vapeurs, des voitures, prendre des rues, habiter des maisons, traverser des gares nouvelles, surtout dépenser de l'argent. Ce serait délicieux pour un ancien comptable, d'autant plus délicieux pour M. Parigot qui n'avait jamais quitté son quartier et que, comme tout bon Parisien, il ne connaissait Paris que par ouï dire.

Il se rappelait bien avoir, une fois, franchi les ponts, gagné la rive droite de la Seine et poussé une pointe jusqu'à la place de l'Etoile. Mais c'était par un dimanche d'automne, maussade, pluvieux et froid. Au retour, il avait attrapé un rhume et, par suite, gardé deux jours la chambre. Une vague rancune lui en était restée contre tous ces quartiers lointains et fatidiques qu'il ignorait.

Aujourd'hui, tout était changé, et après avoir longtemps hésité entre le Japon, l'Amérique et Robinson, M. Parigot conclut :

—Pour commencer, je vais visiter Paris.

—Bonjour, monsieur Antoine, dit le matin suivant, Melle Jeanne. Vous n'arrosez pas vos géraniums ?

—Je n'ai pas le temps, mademoiselle. Je pars pour un grand voyage !

—Ah ! mon Dieu ! que me racontez-vous là ?

—C'est comme je vous le dis ; un grand voyage ! Au revoir, mademoiselle Jeanne !

Et la jeune fille, sur une assurance aussi concluante, répondit :

—Alors, bon voyage, monsieur Parigot !

Insensible au sourire de sa jolie voisine, aux géraniums qui semblaient tendre leur pourpre vers son pot à eau, à tous les souvenirs de son ancienne existence qui lui répétaient tout bas : "Monsieur Parigot, ne t'en va pas !" M. Parigot, canne à la main, chanson aux lèvres, descend légèrement ses cinq étages et s'élança à la découverte de la capitale.

"Sans conseil, sans guide, sans appui, je ne parviendrai jamais à mes fins. Paris est trop grand, trop dangereux, trop mystérieux ! Que vais-je devenir ?"

Par bonheur, il se souvint d'avoir appris quelque part l'existence "d'agences étrangères" qui se chargent de piloter leurs nationaux à travers la capitale.

Et il s'empressa d'aller trouver le directeur de la fameuse agence "Cocorico and Co."

—Monsieur, lui dit-il, je voudrais visiter Paris, que je ne connais pas. Pourriez-vous m'adjoindre à l'un de ces groupe que vous promenez, à la suite d'un guide, parmi les monuments et les musées ?

—Hélas ! ce n'est pas possible. Nous ne promenons ainsi que les voyageurs venant d'Angleterre, par bateau et par train spécialement organisés par notre agence. Il y aurait bien un moyen d'arranger la chose, si vous tenez absolument, à visiter Paris avec nous...

—Lequel, s'il vous plait ?

—Ce serait de vous rendre tout d'abord à Londres, de vous faire inscrire, là-bas, pour un de nos départs, et de voyager avec les touristes venant de cette ville en France.

M. Antoine Parigot, décidé aux grands voyages, ne sourcilla pas. Ne faut-il pas savoir consentir des sacrifices pour satisfaire sa curiosité ? Il accepta.

Oui, mais quand on voyage par les soins de la fameuse agence "Cocorico and Co," on ne peut pas ressembler à un Parisien de la rue Monsieur le Prince !

Aussi, M. Parigot se fit-il conduire dans un magasin anglais. Là, il fit emplette d'un complet rayé, d'une casquette à oreillettes, de souliers jaunes et de bas de laine.

Le résultat était déjà assez satisfaisant. Il voulut mieux. Pour compléter son ajustement, il acheta une pipe, des lunettes à branches d'or, un appareil photographique et un Bœdecker. C'était à s'y méprendre !

Enfin, s'étant rendu propriétaire d'une énorme malle qu'il laissa vide, n'ayant rien à mettre dedans, il héla un fiacre et gagna la gare. A chacune de ses péripéties, M. Parigot se sentait devenir davantage britannique. Pour un peu, bien que ne l'ayant jamais appris, il aurait parlé anglais.

Enfin, la tête lourde, ahuri, légèrement affolé, il courut prendre un billet, enrégistra ses bagages et s'écroula dans un compartiment. Quand le train partit, il dormait à poings fermés.

Les heures passèrent.

—Calais ! tout le monde descend !

L'employé dut secouer vigoureusement M. Parigot pour l'éveiller. De plus en plus ahuri et affolé, il s'empressa vers le bateau. La nuit était venue. On ne voyait rien. La mer était grosse. Pendant toute la traversée l'infortuné comptable, roulé et cahoté au rythme inquiétant du roulis, ressemblant à quelque vieux tas de linge dans lequel, en passant, on donne du pied, sans souci. Malade au delà de ce qu'on peut imaginer, M. Parigot crut mourir.

Dès cet instant, il n'eut plus conscience de rien. Quand on le questionnait, il répondait inavriablement :

—Je veux retourner à Paris !

Mais, comme son billet indiquait Londres comme destination, on l'emballait d'autorité vers la capitale anglaise.

Il s'abandonnait à son malheureux sort. Enfin, ayant mis le pied sur le quai de Charing-Cross, il courut au siège de l'agence "Cocorico and Co."

—Monsieur, s'écria-t-il, je veux retourner à Paris !

—C'est très simple, monsieur. Un train repart pour douvres dans une demi-heure. Vous n'avez qu'à le prendre.

Le retour fut encore plus pénible. Il ne vit rien, n'entendit rien, ne comprit rien.

Entre deux soupirs, on l'entendait murmurer :

—Ah ! quand reverrai-je la rue Monsieur-le-Prince ?

C'était là son but, son idée fixe. Ses désirs vagabonds d'autrefois, il les répudait, maintenant. Rentrer chez lui, dans sa vieille rue, revoir sa chambre, sa petite fenêtre, ses géraniums, cela seul importait désormais à son âme casanière et simple.

Ah ! la maudite idée qu'il avait eue de vouloir voyager ! C'est très joli, la fortune, mais cela ne vous donne pas le pied marin et le goût des aventures !

Aussi, pourquoi son oncle inconnu l'avait-il institué son légataire universel ? Il ne lui avait rien fait pour cela. Ce sont des plaisanteries qui ne sont pas permises !

Mais malgré tout, les pires choses ont leurs meilleurs destins. M. Antoine Parigot revit la rue Monsieur-le-Prince ; sous ses semelles victoireuses, il sentit craquer à nouveau les marches de son antique escalier. La main tremblante, il mit la clef dans la serrure. Sa chambre semblait l'attendre l'appeler. Il entra, courut à la fenêtre et ses géraniums, mourant de soif, retombaient lugubrement sur leurs tiges.

Alors, sans quitter son complet à carreaux, son Hoedecker et son appareil photographique, il prit son pot-à-eau et arrosa les fleurs assoiffées.

—Eh quoi ! s'écria sa voisine, qui, penchée à sa fenêtre, le contemplait, votre grand voyage est déjà fini ?

—Grâce à Dieu ! Jamais plus je n'essayerai de visiter Paris ; c'est trop difficile.

—Mais alors, qu'allez-vous faire de votre fortune ?

—Wais, parbleu ! j'en ferai profiter celle à qui je ne déplairai pas trop !

Et comme Mlle Jean ne rougissait, M. Antoine Parigot, ayant du moins rapporté de ses pérégrinations quelque hardiesse, conclut, le sourire aux lèvres :

—Venez donc m'aider à arroser mes géraniums !

ROGER REGIS

o

ENNUI DU RICHE

Dieu qui reste, jusqu'à preuve du contraire, le plus éclairé des socialistes Dieu semble avoir dit au pauvre.

Tu seras obligé de peiner pour gagner ton pain, mais tu n'auras pas le temps de t'ennuyer.

Il semble avoir dit au riche.

Tu auras la fortune, en partage sans y prendre peine mais tu trouveras le temps long c'est-à-dire, tu t'ennuieras, car s'ennuyer c'est trouver le temps long.

Il est vrai que certains états morbides, préludes de maladies physiques font naître l'ennui mais ce n'est pas de cet ennui-là que nous voulons parler, puisqu'il disparait avec le retour de la santé.

L'ennui bon teint, le véritable le seul, l'unique c'est l'ennui chronique et celui-là est surtout, l'apanage du riche.

Les riches s'ennuient parce qu'ils ont tout à souhait. Satisfaisant leurs moindres désirs sans peine, ils se lassent rapidement de posséder ce qu'ils ont eu sans effort. Le plaisir c'est le désir. La possession, est, presque toujours, suivie de la lassitude. La richesse engendre l'ennui.

Tous les avantages qui ne servent pas, toutes les précaution qui n'aboutissent pas, quel monde devant et derrière soi !

o

Indicateur de Morinville

CONSEIL DE VILLE : Maire, Omer St-Germain ; Conseillers : H. Boissonnault, A. E. Gagnon, E. P. Gadoury, A. E. Laporte, D. Tellier, E. H. Ward ; Secretaire-Trésorier : Arthur Lambert.

JUGES DE PAIX : O. N. Lavallé, E. H. Ward.

OFFICE POUR TIMBRES DE LOI : L. Lemire.

MAITRE DE POSTE : O. N. Lavallé.

BAILLI : N. Hittinger.

POLICE MONTÉE : J. Rockwell.

CONSTABLE : A. Lavoie

AVOCAT : O. St-Germain.

MÉDECIN : A. A. Ferguson.

MAGASINS GÉNÉRAUX : Morinville Store Co., H. Boissonnault, gérant ; P. S. Gaudette, E. H. Ward.

HARDES FAITES ET MERCERIES : J. A. Loiseau.

PHARMACIE : J. A. Hamilton.

RESTAURANT ET EPICERIE : Roy & Frère.

TAILLEUR : B. Wilson.

MODISTES : Madame A. Brissette, Madame Duval.

AGENTS D'IMMEUBLES : Alfred Denis, Clark & Robson.

BANQUE ROYALE : J. D. Hamilton, gérant. M. R. Trottier, employe français.

BEURRERIE : Noé Beaupré.

AGENTS DE MACHINES AGRICOLES M. Bernier, M. Krauskopf

INGENIEURS-MECANICIENS : Laporte & Vandal.

FORGERONS ; T. Maisonneuve, A. Montpellier, Krauskopf & Frère.

BOIS DE CONSTRUCTION : Morinville Lumber Co.

OUVRIERS ENTREPRENEURS : Maheu & Brissette, A. Lavoie, J. Caron, WmMcdonald.

BOUCHERS ; Forget & Gadoury, J. Cousineau.

BOULANGER : B. Croizetière.

ENCANTEUR : A. Riopel.

CELLIER : C. A. Beauvais.

BUANDERIE : Wha Lee.

BARBIERS : M. M. Béchard, Desjardins et Fournier.

HOTELS : Morinville Hotel, Alberta Hotel, Victoria Hotel.

MOULIN A SCIE : T. Gibault.

MOULIN A FARINE : C. Gillespie.

SALLE DE BILLARD : O. Guay.

HORLOGER : A. Billo.

CHARRON : A. Brochu.

MAISON DE PENSION ; D. Tellier.

ECURIES DE LOUAGE : Jos. Perras jr, A. Levasseur, O. Lamarre.

CHARRETIER N. Meunier.



FEUILLE DE CHOU

Ceci s'est passé, il y a quelques jours, dans une ville charmante du centre de la France.

Le soir est venu, et, dans la veille seigneurialé, il n'y a plus que deux personnes qui soient encore debout. L'une d'elles est un vieillard, l'autre une jeune fille.

De toute la famille, autrefois prospère heureuse et unie, voilà tout ce qui demeure ; la mort et le devoir ont dispersé le reste. . .

—Bonsoir' père.

—Bonsoir, mon enfant, va vite ; tu as besoin de repos ; car la journée a été rude . . .

Ah ! oui, la journée a été rude ! Julie de C. n'est pas une de ces jeunes filles mondaines et frivoles qui remplissent leurs heures avec l'agencement laborieux d'une toilette. En dehors des soins dont elle entoure la vieillesse de son père, et du tracas que donne une maison comme celle-ci elle a encore pris sur ses épaules plus d'un fardeau. Il y a tant d'épis à moissonner dans les champs du bien, et les ouvriers sont si peu nombreux.

Levée dès l'aube, elle a ce matin, après la messe matinale, été visiter ses pauvres. Le croiriez vous ? les indigents qu'elle aime, semblent s'être entendus pour demeurer aux quatre coins de le ville et pour habiter des étages iuvraisemblables.

Le soir il lui faut, dis je s'occuper des œuvres paroissiales ; elle vice présidente d'un sécrétariat populaire, et je vous assure que ce n'est pas une sinécure . . . .

Prendre son repos ? . . . . Julie de C. . sourit doucement à cette pensée vraiment, il s'agit bien de cela est-ce que sa journée est terminée ?

Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer. Cela est vraie, sur les champs de la Charité, comme sur ceux de la Patrie. Voilà ce qui explique comment, depuis quelque temps, elle a entrepris une nouvelle œuvre plus absorbante encore que les autres : la diffusion de la presse.

Un comité a été constitué : elle en fait partie naturellement. On y a décidé la création d'un journal catholique, et c'est elle qui doit, au cours de ses visites, aidée par deux ou trois apôtres de sa trempe lui recruter des abonnés et des sympathies.

Julie de C. . y a mis tout sont cœur. Cette timide jeune fille, qui a peur de son ombre s'est faite commis voyageur. Elle entame des discussions animées, essuie sans broncher des rebuffades désagreables, poursuit des conversions désespérées, et remporte parfois des victoires éclatantes.

Hélas ! malgré cela, l'œuvre ne marche pas à son gré. Le bon journal, à son avis, n'a pas tout le succès nécessaire ; il ne lutte pas à armes égales avec la presse maçonnique et irréligieuse. Il faudrait frapper un grand coup.

Ce grand coup, ce serait la création d'un supplément hebdomadaire.

Le comité, qui s'est réuni est d'accord là-dessus. Mais où trouver l'argent nécessaire ?

Dans la caisse de l'œuvre ?.. elle est à sec.

C'est alors que la jeune fille a eu une idée hardie, et l'a exposée aux trois dames qui constituent avec elle le fameux comité. Ce supplément, si elle-même le "composait"

A cette proposition inattendue, le comité a tressauté. Elle, l'aristocratique descendante de la vieille famille de C... se faire compositrice d'imprimerie ? C'est impossible !

Mais elle insiste. Elle espère réussir. D'ailleurs, quel risque court on.

Bref, elle parle si bien qu'on lui donne carte blanche.

Et voilà pourquoi, ce soir, Julie de C.. a souri quand son vieux père lui a parlé de repos. Elle a songé à ses caratères d'imprimerie qui l'attendent ; à l'article qui n'est pas encore composé.

Car elle a vaincu les difficultés du début. Sans maître sans apprentissage, après des tâtonnements innombrables, la nuit, elle a peu à peu appris à dresser une justification, et à présent c'est elle qui est l'ouvrière mystérieuse dont on parle tant à l'imprimerie du journal quand on y reçoit, toutes prêtes, les formes du supplément

Il est dix heures sonnées, qu'importe ! La jeune fille s'installe devant ses casses et continue son œuvre. Sa lampe a des lueurs vacillantes, qui mettent de singuliers sourires sur les vieux portraits de famille qui la regardent. Ils sedémènent si vite les doigts fuselés et expérimentés de la compositrice volontaire ! C'est merveille de voir comme ils vont, deci, delà, avec l'agilité qui les fait tant admirer sur le clavier.

La fatigue est grande ; les yeux s'appesantissent ; les paupières s'a lourdissent, car il est minuit passé. Tant pis, il faut continuer encore car, "il" n'attent pas. Que diraient "ses abonnés", s'ils ne recevaient pas le lendemain soir, le supplément ? Allons courage il n'y en a plus plus que pour deux heures ! pendant que tout dort autour de toi poursuis ta veille laborieuse ; raidis-toi contre le sommeille, jusqu'au moment où, tout étant terminé, et revu, et corrigé, tu pourras, à la hâte, te jeter sur ton lit. . .

Le lendemain soir, le fameux supplément a paru.

Il est là sur la table du salon, et Julie de C. . , avec un imperceptible tremblement au bout des doigts va contempler son œuvre, quand une visite s'annonce.

C'est la vieille dame X. . . . une des dernières conquêtes de la jeune fille.

Mademoiselle, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

Madame . . .

Ah ! vous avez reçu le nouveau supplément de "votre" journal ? . . . . . Franchement je ne vous en fais pas mes compliments. Cette feuille est au dessous de tout : j'y ai encore trouvé, ce soir, trois fautes d impressions ! . . . . . .

Julie de C.. a puisé dans sa vertu la force de renfoncer une larme qui lui était venue au bord des paupières. Pendant tout le cours de la visite, elle a été gracieuse et charmante. Puis, quand Mme X... est partie, elle est alle ouvrir l'Evangile et elle y a lu ceci :

"Bienheureux vous serez, quand on vous tournera en dérision à cause du Fils de l'Homme.

"Réjouissez-vous alors, et soyez remplis d'allégresse, car votre récompense sera grande au ciel. . . .

Le pays ou je voudrais vivre...

—o—

Il est de par la terre, un endroit charmant, que traverse une petite rivière aux eaux toujours claires et courantes. Le ciel est bleu, d'un bleu qui étonne, à cause de la mer porche dont la vague d'un velouté soyeux ondule légèrement sous la brise qui vient du large. Un quai très long, aux poutres vermoulues et rongées par l'argue, s'avance hors du port, comme une main qui se tend pour secourir les malheureux qui cherchent un abri.

Des volées de mouettes à gorgerin de neige effleurent continuellement de leur vol frêle les bateaux des pêcheurs qui entrent ou sortent du port.— Il y a aussi de beaux goëlands, ces grands frères des mouettes, qui, plus hardis, montent d'un vol rapide dans l'azur léger jusqu'à ne plus faire qu'un petit point noir, comme une étoile que le jour aurait surpris et qui ne sait plus comment rejoindre sa nuit, toute effarée du soleil.....

Au loin, très loin, de l'autre côté de l'eau, une chaîne de montagne estompe sa ligne accidentée dans la buée bleue des matins, ou se dore, le soir, des plus magiques couleurs sous le soleil qui se couche dans son apothéose de gloire.

De temps en temps, très rares, de grands vapeurs passent à l'horizon vomissant des nuages de fumée noirâtre qui salissent la pureté des paysages, et mettent une teinte de tristesse sur tout ce blanc et tout ce bleu.—comme ces gnômes affreux qui surgissent, inattendus, dans les contes de fées que nos gaand-mères nous contaient pour bercer nos jeunes années...

Ça et là, sentinelles blanches à tête d'or, des phares dressent leur stature puissante qui dépasse les choses de plusieurs coudées, implacables, dans leur immobilité de pierre, comme la Fatalité dont ils sont la matérielle reproduction.

Des fillettes, en cheveux, courent sur la greve, ramassant des coquillages, lutinant les grands gas qui goudronnent leurs bateaux, ou s'arrêtent, leurs pieds brunis dans l'eau qui monte, pour perdre leurs yeux dans quelque rêve indefini.

...Entre la rivière qui jase si joliment, et la mer qui ne gronde presque jamais, j'aimerais à construire une habitation, hutte ou palais, où nous serions heureux de vivre, face à l'infini, à l'ombre de notre amour qui ne finirait jamais, n'est-ce pas, mon amie?...

JEAN D'AGGREVE

—o—

Les adieux d'un croyant

Nous avons relaté en son temps la mort héroïque du docteur Mesny le médecin français décédé le 11 janvier dernier, en Mandchourie où il combattait l'épidémie de la peste.

Voici la dernière lettre du docteur Mesny, celle que, atteint déjà et sans remède possible, il adressait à sa femme :

Ma femme chérie, adorée.

Quand tu recevras cette lettre j aurai cessé de vivre et je serai allé t'attendre. Je me suis senti pris ce matin, à 7 heures, mais malgré tout je n'ai pu avoir de médecin qu'à 1 heure de l'après-midi.

Je pense à toi de tout mon cœur et à nos pauvres petits avant de m'en aller. Mais il faudra le faire une fois. Cela est rapide.

Fillette, tu avais raison, papa va mourir. Mes affaires sont simples.. (Suivent quelques indications précises pour le règlement de sa succession et les droits de sa veuve; assurance sur la vie, pension de la guerre, indemnité chinoise, etc.)

Pensez à moi. Aimez moi comme je vous aime. La boîte qui était sur la commode de ma chambre et qui m'attendait est inutile maintenant.

Minette adorée, enfants chéris, aimés, au revoir. Plus tard à vous revoir. Inutile de venir sur ma tombe tu prendrais, toi aussi, la maladie et les enfants seraient seuls. Ma Minette, ne viens pas à aucun prix.

Je vais te quitter en t'embrassant de toute mon âme qui aime et qui s'en va. Embrasse les minets chéris. Je vous adore. Priez pour moi.

Le passage dans lequel il déclare : "Fillette, tu avais raison, papa va mourir", a trait à la circonstance suivante. Le docteur Mesny était un croyant fervent, et avant son départ pour Tien-tsin pour aller où son devoir l'appelait, sa fillette l'avait supplié de rester, en lui disant : "Papa tu vas mourir."

—o—

Les dangers de l'orage

—o—

Il y a peu de phénomènes physiques si bien connus du public que l'orage et en même temps si peu connus. Et l'effroi qu'ils causent est d'autant plus exagéré que l'on ne prend pas la peine de l'observer et d'en étudier la nature et les conséquences possibles.

Le nombre et l'intensité des orages dépendent beaucoup des pays. Au Canada, les statistiques météréologiques ne sont pas suffisantes pour établir comme il l'a été fait ailleurs le caractère réel et les effets des orages. Cependant le nombre d'accidents enregistrés de côté et d'autre dans un vaste pays comme le nôtre et les Etats-Unis où les phénomènes météréologiques sont sujets à variation.

En Angleterre, la moyenne d'accidents mortels dus à la foudre varie par million d'habitants de 0.1 à Londres à 1.8 dans les comtés intérieurs du nord, alors que dans le Sud de la Grande Bretagne elle est de 0.8. Dans le Dakota, elle est de 20 par million d'habitants en Californie, de 1.0 dans le Haut Missouri de 15, en Nouvelle Angleterre de 4 et dans les Etats du Golfe de 5.

En général, les personnes victimes de la fondre sont celles qui cherchent refûge sous les arbres. On croit aussi qu'il y a moins de danger à rester sous la pluie et à se mettre à l'abri d'un arbre touffu. C'est une erreur. En Hongrie où la proportion des accidents est de 77 par million d'habitants, il a été prouvé qu'en 3 ans, 15 pour cent des accidents sont survenus à des personnes abritées sous des arbres alors que 57 pour cent sont arrivés à ceux qui ont eu peur de s'abriter et sont restés sous la pluie.

En ville, les statistiques du monde entier démontrent que la proportion des accidents est à peu près nulle et que ceux qui sont tranquillement chez eux pendant l'orage ont peu de raison de s'effrayer. Le progrès d'ailleurs a beaucoup réduit le danger en multipliant les conduits électriques dans les villes, tels que fils de télégraphe et de téléphone par où passe le fluide.

Le danger pour les citadins dans leur maison est donc nul. Par exemple, ils s'y exposent eux mêmes s'ils persistent à vouloir se servir de leur téléphone au cours d'un violent orage, malgré les isolateurs dont leur appareil peut être muni.

La lutte contre la tuberculose bovine

Une brochure qui offre un intérêt tout particulier vient de paraître : le rapport de la Commission Internationale de la lutte contre la tuberculose bovine. On sait qu'il existe depuis longtemps une vive demande pour une déclaration nette et précise, émanant d'autorités reconnues, sur cette question. On voulait savoir au juste à quoi s'en tenir sur le danger que présente la tuberculose bovine pour l'élevage en général et la santé publique. L'importance économique de ce sujet a été l'objet de nombreuses discussions dans les cercles scientifiques et agricoles, et divers corps municipaux et législatifs ont déjà adopté des mesures pour faire disparaître ce grand fléau de nos animaux domestiques, et, notamment ont interdit la consommation de viande malade et de lait contaminé pour protéger la population. Depuis longtemps cependant on se rend bien compte qu'une entente entre les deux gouvernements le provincial et le fédéral, s'impose si l'on veut arriver à établir un plan d'action réellement efficace et satisfaisant pour le continent de l'Amérique du Nord et que, pour obtenir de bon résultats, les lois ou les mesures adoptées doivent être conformes aux vues des autorités représentant les deux pays.

C'est justement parce qu'il contient les vues et les conclusions d'une assemblée officielle et représentative de ce genre que ce rapport est précieux, et les cultivateurs et le public en général peuvent se féliciter d'avoir maintenant en leur possession, sous forme claire et concise, une déclaration renfermant un sommaire des recherches de la Commission et des recommandations qu'elle s'est enfin décidé à faire.

Les décisions, de nature essentiellement modérée, auront pour cette raison même beaucoup plus d'effet que si elles impliquaient des changements radicaux, surtout sur ces personnes qui, pour une raison ou pour une autre, peuvent tenir des préjugés contre l'intervention législative. On n'a pas cherché à cacher la généralisation de la maladie, les pertes causées aux éleveurs ni le danger qui en résulte pour la santé publique. Tous ces faits sont clairement reconnus et étudiés. Toutefois dans les recommandations faites on n'a pas perdu de vue les grandes difficultés pratiques que l'on doit s'attendre à rencontrer au cours de la mise à exécution de toute mesure efficace dans la lutte contre la maladie.

La Commission ne recommande pas l'abattage obligatoire des animaux infectés, mais elle conseille de détruire ceux qui présentent des symptômes cliniques de la tuberculose. Elle ne recommande pas non plus l'épreuve obligatoire, sauf pour ces troupeaux où l'existence de la maladie a été constatée, mais elle reconnait l'utilité de la tuberculine comme diagnostic quand elle est bien administrée. Quelles que soient les mesures législatives adoptées, la Commission base principalement ses espoirs de succès sur le concours accordé par les éleveurs de bétail et sur l'établissement de troupeaux sains, en protégeant les jeunes animaux contre toute espèce de contagion.

Les méthodes recommandées sont clairement exposées. Des propositions sont faites à l'effet de règlementer la vente, les propriétaires actuels de troupeaux sains et ceux qui s'efforcent d'établir des troupeaux sains. Dans sa forme actuelle ce programme est tout à fait raisonnable et ne peut que rencontrer l'approbation de tout homme bien pensant.

Il serait inutile de discuter plus longuement les détails de ce rapport car tous ceux qui désirent le lire pourront facilement s'en procurer un exemplaire. Comme il doit servir de base aux nouvelles mesures qui doivent être adoptées incessamment par le Ministère fédéral de l'Agriculture, son contenu devrait offrir un intérêt tout spécial aux éleveurs de bêtes à cornes et de porcs. Evidemment le moment est opportun pour une initiative de ce genre et le Ministère se sentira soutenu fermement par l'opinion publique, toute en faveur de cette initiative. Dans l'intervalle, et jusqu'à ce qu'une mesure définitive ait été adoptée, tous les cultivateurs de ce pays devraient lire attentivement cette publication. Ce sera à eux de décider si l'adoption d'un plan d'action semblable à celui qui est indiqué leur sera avantageux. Dans tous les cas les renseignements que ce rapport renferme ont une valeur éminemment pratique et ne devraient pas être négligés. On pourra se le procurer en s'adressant au Directeur général vétérinaire, ministère d'agriculture. Ottawa, Ont.

A nos Abonnes

Nos abonnés sont priés de nous faire remise du prix de leur abonnement. Sur le grand nombre d'abonnés que nous avons, il y en a toujours plusieurs qui oublient de s'acquitter. La dette, pour ceux-là est insignifiante, mais pour nous ces petites sommes réunies, représentent un montant considérable. Donc, ensemble, mettez-vous en règle ; tout en faisant un acte de justice vous contribuerez à la continuation d'une oeuvre bien commencée.

La carotte hygienique

La carotte est un aliment extrêmement précieux ; beaucoup de médecins en recommandent chaleureusement l'usage. En effet, d'après les différentes expériences et observations qui ont été faites, d'après aussi les analyses chimiques des savants, la carotte possède des propriétés nourrissantes et curatives de premier ordre. Certains médecins réussissent, dans plusieurs cas, à guérir plusieurs formes de tuberculose et d'anémie en alimentant leurs malades avec des carottes tantôt cuites (à la vapeur est le mieux), tantôt crues, que, dans ce cas l'on ne peut que chiquer pour en absorber le jus pour peu qu'on " a l'estomac fatigué." Vous savez que dans la pratique courante on l'emploie avec succès contre les maladies de gorge, les extinctions de voix, l'asthme, la gravelle, les maladies du foie ainsi que, extérieurement, contre les brûlures. N'oubliez pas que le pot au feu doit toutes ses propriétés utiles aux légumes qu'il contient. N'oubliez pas non plus que les délicates membranes de l'estomac ont en horreur le poivre et le vinaigre, qui les font crisper et se racornir ; c'est donc un grand service que vous rendez aux membres de votre famille en leur résistant lorsqu'ils vous réclament plus de poivre dans la soupe et plus de vinaigre dans la salade.

L'annee de la grande noirceur

Quand il fait très noir, les vieux nous disent : " Il fait aussi noir que lors de la grande noirceur, ou lors de l'année de la grande noirceur". En quelle année a-t-elle eu lieu cette fameuse grande noirceur qui semble avoir tant fait impression sur nos grands-pères ?

Le 15 octobre 1785, à une heure de l'après-midi, d'épaisses ténèbres, accompagnées de violents coups de tonnerre, changèrent tout à coup le jour en nuit.

Le lendemain, qui était un dimanche, le phénomène se renouvela. Vers le milieu du jour l'obscurité devint aussi intense qu'au milieu de la nuit. Les éclairs sillonnèrent la nue, et les coups de tonnerre se répercutèrent avec un fracas épouvantable.

A Montréal, croyant la fin du monde sur le point d'arriver, le peuple se précipita dans les églises. La foule se porta surtout à l'église Notre-Dame de Bon Secours. Cependant les ténèbres continuaient toujours et le tonnerre se faisait entendre de minute en minute. Alors une pensée vint aux fidèles affolés : — Allons chercher Madame d'Eschambault, s'écria-t-on de toutes parts. Madame d'Eschambault était une octogénaire qui vivait comme une véritable religieuse dans sa maison située à l'endroit où a été bâti depuis le marché Bonsecours.

Quelques dames se rendent donc à son domicile, et la conjurent de venir. Cédant à leurs instances, madame d'Eschambault se rend à la chapelle, appuyée sur leurs bras. Arrivée dans l'antique sanctuaire elle commence des prières auxquelles toute l'assistance répond. La confiance ne fut pas vaine. Ces prières n'étaient pas encore achevées, que le soleil reparut à l'horizon, faisant renaître la joie dans tous les cœurs.

A Québec, la frayeur ne fut pas moins grande. Une lettre de la mère Saint-Louis de Gonzague, religieuse, en date du 24 octobre 1785, nous apprend que ce phénomène fut l'occasion d'un grand nombre de conversions remarquables.

C'est cette obscurité qui se renouvela par tout le pays à trois différentes reprises, qui fit appeler l'année 1785 l'année de la grande noirceur.

L'Areoplane

On peut admirer ici le génie et les efforts de l'homme, qui a su se construire une machine aussi merveilleuse, mais en pensant que, s'il avait mis à s'élever au-dessus des choses de la terre, pour conquérir le ciel, la même ardeur, la même persévérance qu'il a mise à la conquête de l'air, il aurait plus fait pour le progrès et le bonheur de l'umanité et pour la transformation de l'état social qu'en cherchant à frayer des voies nouvelles au-dessus de lui et à étendre la sphère de son mouvement.

Les inventions nouvelles ont créé des besoins nouveaux plutôt qu'elles n'ont apporté des éléments nouveaux de bonheur et de bien. L'homme aura beau marcher plus vite, monter plus haut, il ne changera pas sa nature. Il n'échappera ni à la mort ni à Dieu. En déplaçant ses conditions de vie il n'en reste pas moins toujours soumis à la même loi morale. Les inventions ne peuvent être bonnes qu'à la condition de faciliter à l'homme l'accomplissement de sa destinée. Le progrès matériel n'est rien s'il ne contribue aussi au progrès moral. Nous saluerons l'aéroplane si, en permettant à l'homme de voler dans les airs, il le rapproche un peu plus de Dieu.

ARTHUR LOTH.

La cendre sur les prairies

Elle convient à tous les sols bien que sur les terres légères il faille s'en servir avec modération et ne pas dépasser 20 minots à l'arpent. Appliquée de bonne heure, avant le réveil de la végétation, surtout où la herse a passé elle n'a pas d'action corrosive, elle ne brûle pas les terrains.

Les feux de forets et le bois de pulpe

Ottawa, Ont., 18. — Les feux de forêts qui ravagent actuellement le nord d'Ontario ont causé d'immenses dommages à l'industrie de la pulpe et du papier au Canada, dit M. George Gordon, député de Nipissing, l'un des commerçants de bois les mieux connus du Canada, et propriétaire de vastes moulins à Cache Bay, Ont.

Le bois détruit consiste presqu'en entier en épinette et en pin. Il y avait de belles chances d'établir des moulin de pulpe et de papier dans le district qui a été ravagé, ajoute M. Gordon.

Presque tout le bois détruit se trouvait sur les terres de la Couronne.

L'inexact est un égoïste qui fai passer son petit bien-être avant les convenances d'autrui.

MARCHE D'EDMONTON

Corrigé, le 17 juillet 1911

ANIMAUX VIVANTS

Première qualité de porc, pesant 150 à 250 lbs.	6¼c.
Seconde qualité et plus pesants	5 et 6c.
Bon Bœuf gras de 1200 et au-dessus,	4½
Bon Bœuf gras de 1000 livres	3½ à 4c.
Taures grasses, qualité extra de 1050 lbs et au-dessus,	3½ à 3¾
Qualité médium,	2¾ à 3¼
Vaches grasses, qualité extra, de 1000 lbs et au-dessus,	5 à 5½c.
Mouton,	4 à 4½c.
Agneau,	5½ à 6c.
Poulets la livre	18 cents
Dindes, la livre,	22c.
Oies, "	20 cts

PRODUITS DE LA FERME

Œufs frais, la douzaine,	18½ cts
Beurre, la livre,	16c.
Avoine, le minot,	35 cents.
Mil, la tonne,	$24.
Foin de hauteur,	$18.
Foin de " slough,"	$12
Fourrrage vert,	$12
Orge, le minot	42cents.
Patates, le minot,	60 c.

PAGE LOCALE

Il nous fait plaisir d'annoncer le prochain mariage de Melle Mary L'Abbé, fille de M. Uldéric L'Abbé, de cette paroisse, avec M. Félix Como, de St-Pierre, de Villeneuve. Nos félicitations.

Un accident qui aurait pu avoir des suites terribles est arrivé cette semaine au fils de M. J. Bernier.—Le jeune enfant était sur un camion chargé de 500 livres de broche quand il tomba lourdement à terre. La voiture pesante lui passa sur le corps. On le releva grièvement blessé.

Aux dernières nouvelles le jeune Bernier va mieux.

La chaleur amène les mouches mais le poison les tue. Procurez vous la poudre Panasse, forte et de bonne qualité, grande destructrice de mouches! Demandez aussi le papier-poison en Feuilles, Tanglefoot, infaillible contre les mouches.

Adressez-vous à la pharmacie Hamilton, Morinville, Alta.

M et Mme Noel Gibault, de St-Jean d'Iberville, Qué, sont en visite chez M F. X. Gauthier.

Ah! les maudits maringouins! Et l'on tempête! Et l'on se frotte! Et l'on se fait toujours piquer!

Il y a pourtant un moyen bien simple de se débarrasser à tout jamais de ces malfaisantes bêtes. Fumez une pipe de l'excellent tabac Canadien de J. A. McNeil. Faites votre provision chez lui, au No 243 Jasper Ouest, Edmonton, Alta.



Maison à louer ou à vendre sur la propriété Roy. Conditions des plus avantageuses. Adressez-vous à Albert ROY, au restaurant en face du "Progrès"

Un grand nombre de nos concitoyens ont manifesté leur dévotion à la bonne Sainte Anne en se rendant au lac Ste-Anne, à 40 milles d'ici, pour faire le pélérinage annuel en l'honneur de cette grande Sainte.

Y sont allés: Le Revd. J. A. Ethier, M. l'abbé Desroches, M. et Mme M. Laurence, M. et Mme O. St-Germain, M et Mme H. Boissonnault, M. et Mme J. Rondeau, M. et Mme J. Houle, M. et Mme T. Houle, M. et Mme A. Brissette, Mesdames I. Rondeau, N. Beaupré, J. A. Nantel, Melles I. et P. Renault et une foule d'autres dont nous oublions les noms.

Un terrible ouragan est passé sur notre ville, mardi soir. Pendant plus d'une demie-heure le vent souffla avec une violence inouie. Des tourbillons de poussière, des chiffons, des morceaux de toits volaient dans les airs sous des nuages épais et sombres. C'était effrayant à voir.

Après deux journées de chaleur écrasante on s'attendait à un orage mais pas d'une telle violence. Vers sept heures le temps s'assombrissait et dans l'espace de quelques minutes ce n'était plus qu'un tourbillon, secouant les arbres et ébranlant les maisons.

Vers 8 heures la pluie commen[ça] à tomber à grosses gouttes, pendant que des éclairs nombreux et aveuglants sillonnaient la nue. Le tonnerre grondait avec tant de force qu'il en faisait trembler la terre et qu'on l'aurait dit tout près de nous. Vers onze heures tout était fini mais un vent violent souffla toute la nuit.

M. James A. Mulligan, d'Edison, Alta, se propose d'avoir une salle de billard et de pool à Clyde, dès que le Chemin de Fer y passera. On pourra s'y procurer des boissons douces, des fruits, des cigares et du tabac.

M. Mulligan connait bien ce genre d'affaires puisqu'il s'en est occupé avec grand succès à Vancouver, C. B.

Un barbier de premier ordre sera attaché à l'établissement. Une visite est sollicitée.

Comme résultat de la tempête de mardi toutes les lignes de téléphone autour de Morinville sont hors de service. Le vent a abattu les poteaux. Les ouvriers du gouvernement sont à réparer le dommage.

---o---

Pour les tetes chauves

Un traitement qui ne coute rien s'il ne reussit pas

Nous voulons que vous essayiez trois grandes bouteilles du tonic "93" de Rexall pour les cheveux sous notre garantie personnelle. Cet essaie ne vous coûtera pas un sou s'il ne vous donne pas pleine satisfaction. Ceci est la preuve de notre confiance dans le remède et démontre indubitablement que nous savons ce que nous disons lorsque nous affirmons que le Tonic "93" de Rexall pour les cheveux fera pousser les cheveux sur une tête chauve, excepté lorsque la calvitie existe depuis si longtemps que la racine des cheveux est morte que les follicules sont fermées et que le cuir chevelu est glacé.

Rappelez-vous que nous basons nos assertions sur ce qui a déjà été fait par l'usage du Tonic "93" de Rexall pour les cheveux, et que nous avons le droit de prendre sur nous de faire pour vous ce qu'il a été fait pour des milliers d'autres.

A tout évènement vous ne pouvez rien perdre en faisant un essai sous notre garantie. Deux grandeurs $0.50 et $1.00. Souvenez-vous que vous ne pouvez vous procurer les Remèdes de Rexall dans cette ville qu'à notre magasin, LA PHARMACIE HAMILTON, Morinville, Alta.

---o---

Avis Public

REGLEMENT

Proposé par H. Boissonnault, secondé par A. E. Gagnon:

A) Que la somme de $15,000.00 soient empruntée pour les travaux permanents tels que: l'érection d'un Hôtel-de-ville, la construction des trottoirs, le nivellement des rues, le creusage des fossés, etc.:

B) Pour un terme de 20 ans, remboursable en vingt paiements égaux, annuels et consécutifs, principal et intérêt.

C) Que le montant d'évaluation de toute la propriété imposable suivant le dernier rôle d'évaluation revisé est de $121,585.00.

D) Que le montant de la dette existante est de $2,677.50.

E) Que le vote des contribuables sur cette question d'emprunt soit pris le vendredi, 11e jour d'août, de 2 hrs p.m. à 5 hrs p.m dans la salle paroissiale, et que le Secrétaire-Tresorier de la ville agira en cette circonstance comme Officier-Rapporteur.

Adopté à l'unanimité.

ARTHUR LAMBERT,
Sec.-Trés.

Morinville, 25 juillet 1911.

PERDUS.—Près de chez M. Michel Racine à Pickardville, deux juments, une grise, âgée de 4 ans, étampée J. H. sur l'épaule droite pesant 1 100. Une brune, 4 ans, 4 pattes blanches et front blanc. $15.00 de récompense à quiconque trouvera ou donnera des informations à JOS. HOULE, Morinville, ou M. MICHEL RACINE, Pickardville, Alta.